

et les émigrés civils et militaires réfugiés en Espagne, la guerre franco-espagnole (1793-1795) et bien sûr les insurrections de l'Ouest.

Les échos qui parviennent de celles-ci sont des témoignages essentiels pour compléter nos archives et les mémoires publiés, et l'auteur accompagne ses textes d'une présentation qui les situe au sein des événements contemporains. On y découvrira la méfiance des chefs vendéens à l'égard des Anglais ou celle des Espagnols à l'égard des émigrés.

Sachons gré aux conseils généraux de la région des Pays de la Loire d'avoir financé la publication de cet ouvrage qui permet de préciser bien des points de la guerre de Vendée, mais aussi de l'histoire de la France à cette époque.

Gildas BERNARD

LAURENT (Donatien), *Aux sources du Barzaz-Breiz. La naissance d'un peuple*. Ar men, 1989, in 4° oblong, 339 p.

Il n'est pas un lettré breton qui ne connaisse le Barzaz-Breiz, cette « légende des siècles bretons », qui est un ouvrage de base pour qui prétend à une culture bretonne qui se respecte. Il n'est pas un lettré breton qui n'ait eu quelque jour écho de la « querelle du Barzaz-Breiz », des attaques, parfois virulentes sur l'authenticité de son contenu. L'auteur, Théodore Hersart de la Villemarqué, en publiant, en 1839, une première série de chants, affirmait les avoir recueillis de chanteurs populaires. Il y avait alors, surtout dans les milieux littéraires de la capitale, un snobisme tourné vers le folklore, les légendes et autres récits des pays nordiques. La France ne trouvait rien à proposer sur ce terrain. D'où cet accueil délirant à la divine surprise d'une publication de chants bretons (avec leur traduction), les louanges démesurées d'une George Sand parlant des « diamants » du Barzaz-Breiz, et n'hésitant pas à comparer certains chants à l'Iliade et à l'Odyssée. Nouvelle édition en 1845, enrichie de trente-trois titres, puis définitive en 1867 : texte qui servit de base à la dizaine d'éditions publiées dans les cent ans qui suivraient.

En 1839, La Villemarqué avait 24 ans : après avoir été étudiant à l'Ecole des Chartes, il avait regagné son pays natal au Plessix-Nizon, dans la campagne totalement bretonnante des environs de Pont-Aven. Il entend sa mère chanter quelques plaintes bretonnes recueillies de la bouche de paysannes qu'elle soignait. Il comprend lui aussi suffisamment le breton populaire pour en apprécier l'intérêt. Et le voilà parcourant Cornouaille, Léon, Trégor et Vannetais pour retrouver ces chants et beaucoup d'autres : chants évoquant des épisodes de l'histoire bretonne,

chants d'amour, chants religieux. Tout cela saisi sur le vif et rédigé rapidement ; car il importe de ne pas interrompre le chanteur lancé sur le terrain où il se sent au mieux de son charisme, dirait-on aujourd'hui. Rentré chez lui, La Villemarqué reprend ses carnets de route pour relever versions diverses d'un chant, tenter d'y mettre un peu d'ordre, de corriger les défaillances, de « toiletter » tout cet ensemble recueilli à la va-vite par la force des choses, de se relire dans des pages d'hiéroglyphes, tant c'est parfois mal écrit, d'opérer une sélection, éliminant sans pitié les textes de moindre intérêt, parfois de valeur nulle. Il s'en explique dans la Préface. Sa sélection ne dut pas être si mauvaise quand on voit l'enthousiasme soulevé par le recueil.

Et cela tenait depuis une vingtaine d'années quand, en 1868, surgit la première contestation. Un érudit trégorrois, Luzel, qui s'était mis aussi à prospecter la campagne, n'ayant pas trouvé trace de quelques chants, commença à parler de tromperie : nombre de pièces, attribuées au populaire, seraient dues tout simplement à l'imagination du poète. Il s'en prenait surtout aux chants de caractère historique, où l'attaque était plus facile. Le Men, archiviste du Finistère, lui fit écho. La rumeur s'amplifia, soutenue par la jalousie envers la réussite, surtout quand cette réussite s'ornait d'une particule.

Écœuré par le style de ces attaques sans preuves, La Villemarqué ne répondit jamais. Il mourut en 1895. La contestation ne disparut pas, se réveillant au gré de la fantaisie jalouse et parfois prétentieuse. Elle jouait sur le terrain philologique, sur le terrain linguistique, s'aventurant à dénier à l'auteur la connaissance de la langue bretonne, prétendant qu'un bretonnant n'eût jamais commis telle ou telle erreur.

En 1945, la querelle s'exerça sur un terrain nouveau : elle se politisa. En 1960, Fañch Gourvil publia une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Rennes et concluant à la supercherie. Ainsi l'état de la question à cette date : une contestation bâtie sur du négatif ; car sans aucune preuve péremptoire.

En 1964, un étudiant, curieux d'ethnographie, Donatien Laurent, voulut tenter de clarifier la chose. L'essentiel ? Trouver les sources d'après lesquelles s'étaient construits les textes du Barzaz-Breiz. Il obtint de l'héritier (aujourd'hui général de La Villemarqué), arrière-petit-fils du poète, la communication des trois carnets de route sur lesquels le collecteur inscrivait les chants qu'il recueillait. Ces carnets, c'était l'objet sur lequel tout le travail était à faire : un travail de perspicacité, un travail de patience, pour déchiffrer des pages presque illisibles.

Pour compléter sa propre formation, Donatien Laurent s'attacha à approfondir sa connaissance du breton, breton d'aujourd'hui mais aussi breton d'hier, breton littéraire mais aussi breton populaire dans ses

nuances dialectales. Voilà pour le travail en chambre. Il se mit à courir les campagnes bretonnes, s'efforçant de recueillir à son tour les derniers chants que connaissent encore les anciens, pas trop contaminés par une « télé » qui, en étouffant leur culture, fait des Bretons des déracinés dans leur pays. Il fut lui-même surpris de retrouver des chants dont l'authenticité populaire avait été contestée. Fort de son expérience et de ces richesses, dans une thèse de doctorat brillamment soutenue, en janvier 1975, devant des professeurs d'ethnographie de grande classe, comme Leroi-Gourhan professeur au Collège de France, il rétablit la vérité : La Villemarqué n'était pas un faussaire. Même s'il avait dû, pour faire un travail présentable, modifier tel ou tel vers, il n'en avait pas dénaturé le sens. Il n'avait créé *ex nihilo* aucun des chants du Barzaz-Breiz. Et ces conclusions étaient établies en employant les méthodes modernes les plus rigoureuses de la critique interne et externe.

Ces conclusions, elles filtraient peu à peu parmi les milieux bretons. Mais, la diffusion qui avait été faite pendant cent cinquante ans des préjugés continuait son œuvre sournoise. Il était urgent que le travail du critique fût connu dans le public. Pas si simple qu'on croirait. Ses amis insistaient. Il avait pris langue avec des éditeurs spécialisés dans les thèses : prix effarants, subventions bien aléatoires. La minutie indispensable dans le détail du travail exigé expliquait la difficulté.

Aussi est-ce avec une grande satisfaction que l'on apprit que, après douze ans de sondages, il avait trouvé bon accueil auprès d'une jeune maison d'édition bretonne : les Editions de l'Estran, à Douarnenez, qui publiait, entre autres revues, *Ar Men* et *Le Chasse-Marée*. Au printemps 1989, une date dans l'histoire littéraire bretonne, était enfin lancé, en un magnifique album, « *Aux sources du barzaz-breiz* ». Très vite, on réalise qu'il s'agit d'un travail exhaustif, un travail d'érudit, un travail de savant, et qui n'a pourtant rien de rébarbatif. Le critique a le don de mettre son texte à la portée du public, et pas seulement des spécialistes, quitte au lecteur de faire son choix en fonction de l'objectif qu'il se propose à cette lecture. L'ordre, la clarté, belles qualités de cet écrivain qui sait rendre attrayant un sujet ardu par lui-même. On se laisse prendre par l'agrément de la lecture.

Toute une première partie rappelle le point de vue historique intéressant le Barzaz-Breiz : l'auteur, son travail, sa méthode, son succès, la querelle. Vient alors une partie déjà plus technique sur les carnets d'enquête, leur présentation, une analyse d'ensemble à ce sujet. Et on arrive au « gros morceau » : plus de deux cents pages sur l'étude détaillée des chants du premier carnet.

On est surpris d'y rencontrer, non pas d'emblée et dans l'ordre, les chants du Barzaz-Breiz publiés, mais des chants imprévus, des strophes

isolées, le tout présenté souvent sur trois ou quatre colonnes permettant la confrontation des différentes versions. L'explication est simple : il suffit de se rappeler le titre de l'ouvrage : « Aux sources du Barzaz-Breiz ». Les sources, ce sont les carnets, les trois carnets. C'est donc logiquement à eux, à leur étude, que l'auteur s'est attardé. Il transcrit les chants dans l'ordre où il les trouve dans les carnets. Il s'agit ici du seul premier carnet (1834-1840). La transcription n'en fut pas simple. Le critique indique les principes qui l'ont guidé ; mais la photographie reproduite de temps à autre de quelques pages laisse soupçonner le travail de finesse et de sagacité qu'il a fallu pour « distriper » (déchiffrer) des textes souvent aussi ardu à lire que dans les vieux grimoires, un travail comparable à celui du chartiste paléographe décryptant les anciens « diplômés ».

Dans la troisième partie, il s'agit de l'étude du « collecteur » : de qui a-t-il tenu les chants, contrôle éventuel donc du nom indiqué, du lieu et dans quelles conditions. A ce propos le critique s'attache surtout à établir l'authenticité de trois chants historiques (Merlin-Barde, Le Faucon, Les Chouans) que La Villemarqué avait été seul à découvrir ; et la méthode appliquée emporte la conviction. Et puis, les « Conclusions et perspectives », annexes, bibliographie, index... bref tout l'appareil qu'on peut exiger aujourd'hui d'un ouvrage scientifique. Là-dessus, en terminant, l'auteur informe le lecteur que l'étude analogue des deuxième et troisième carnets exigera la publication d'un second album...

N'importe ! L'essentiel est acquis. La clarté est faite sur le problème. Comme de juste, des interprétations seront contestées. Pour comprendre le vrai sens du Barzaz-Breiz, on se souviendra que ce n'est pas là un élément, au titre de « sources » pour l'histoire bretonne, pas plus que « La Légende des siècles » de Victor Hugo n'est une source pour l'Histoire générale. Cela n'enlève rien au génie littéraire de La Villemarqué. Si des Bretons ont tant aimé son œuvre, c'est qu'ils y trouvaient (et y trouvent) magnifiquement explicités les sentiments profonds, déjà latents dans leur subconscient, ces sentiments qui, plaise ou ne plaise, constituent l'un des principaux éléments de la personnalité et de l'identité bretonne.

Du travail de Donatien Laurent sort purifiée et grandie la mémoire de La Villemarqué, sort affermie la valeur d'une œuvre de base pour la culture bretonne.

Joseph CHARDRONNET